

UNE GRANDE INTERVIEW
DE JEAN LARTEGUY

Commencée en octobre dernier, la grande offensive communiste contre la résistance angolaise de Jonas Savimbi vient tout juste de se terminer. Sur un échec total. Malgré le renfort d'au moins 1 000 Cubains, d'une centaine de militaires soviétiques et la présence du général Constantin Chaknouchitch, les troupes marxistes de Luanda ont été écrasées sur la rivière Lumba. Jonas Savimbi, qui est pourtant

JONAS SAVIMBI

"COMMENT J'AI VAINCU LES RUSSES D'ANGOLA"

hostile à l'apartheid, a été forcé d'accepter une importante aide sud-africaine sous forme d'un appui aérien et d'un soutien d'artillerie. L'Occident l'a, en effet, laissé sans moyens face aux Soviétiques, notamment la France, où la faction pro-Luanda est puissante. Jonas Savimbi s'en explique avec le célèbre romancier Jean Lartéguy qui est allé l'interviewer à son Q.G. de Jamba en plein « bush ».



Jonas Savimbi vainqueur sur la rivière Lumba



JONAS SAVIMBI "COMMENT J'AI VAINCU LES RUSSES D'ANGOLA"

Un petit avion me dépose sur une piste de terre, au milieu de la savane que l'on appelle ici le « bush ». De la forêt, des marécages, des points d'eau où viennent boire des coudous, grandes antilopes aux cornes noires, des troupeaux d'éléphants. La région, au temps des Portugais, était un parc national.

Aujourd'hui, Jonas Savimbi y a installé sa capitale « provisoire », Jamba, qui signifie « éléphant ». Près du terrain d'aviation, sous une paillote, se tenait un général manchot, responsable de la logistique de l'Unita et vieux compagnon de lutte de Jonas Savimbi. Il me confie ses soucis car il devait ravitailler les troupes de la ligne de front où se poursuivent les combats. Manifestement, il se prépare à reprendre l'avion qui nous avait amenés. Ce ravitaillement, il ne pouvait le trouver qu'en Afrique du Sud et il s'efforçait de le cacher. Les pays de la ligne de front anti-apartheid, plus ou moins dotés de régimes socialistes scientifiques où le parti unique sert de masque à la tribu dominante, font moins de manières. Ils commercent tous avec l'Afrique du Sud. Que ce soit la Zambie, le Botswana, le Zimbabwe, ex-Rhodésie (40 % de son commerce), le Mozambique dont le port, Maputo est géré par les Sud-Africains. Quant au cuivre du Zaïre, il est embarqué à Port Elizabeth, après avoir traversé les pays officiellement en lutte contre l'Afrique du Sud. Toute l'Afrique australe consomme les produits sud-africains, se nourrit de ses conserves, boit son vin et sa bière.

J'ai connu bien des guerres où les cartes étaient truquées mais jamais où les adversaires, à quelque bord qu'ils appartiennent, font autant preuve d'hypocrisie.

En Angola libéré, l'accueil est chaleureux. On nous offre de la bière, du vin (sud-africain). Puis, on nous demande de nous soumettre aux formalités de douane et de police dans deux paillotes voisines aux

Le butin de la victoire : une centaine de camions, des dizaines de blindés, des orgues de Staline et des fusées S.a.m.

entrées si basses qu'il faut se courber pour y pénétrer, si sombres qu'on n'y voit rien.

Est-ce le cadre, le ton teinté d'ironie, la gentillesse avec laquelle on nous prie de nous prêter à cette fiction mais tout cela prend une allure un peu surréaliste. Pure formalité, bien sûr. Je remplis une fiche mal imprimée et on ne me demande même pas mon passeport ; on ouvre et referme nos sacs sans regarder ce qu'ils contiennent.

De retour auprès du général manchot, je lui demande où se trouve le bureau de change. Il éclate de rire.

— Nous avons un drapeau, une armée, un gouvernement, un président, mais pas encore de monnaie. A quoi nous servirait-elle ? Chez le M.p.l.a., à Luanda, ils ont le kwanga, qui ne vaut plus rien. Savez-vous quelle est leur monnaie ? La boîte de bière ! Tant de boîtes de bière pour obtenir qu'on répare votre ligne électrique coupée, votre téléphone, qu'on change une bougie de votre voiture ou qu'un fonctionnaire daigne signer le moindre formulaire. Le kwanga, personne n'en veut plus. Pourquoi tricherions-nous avec une monnaie ?

Je demande si Savimbi est là. On m'apprend qu'il vient de repartir au front, que je devrai l'attendre, ce qui me permettra de découvrir comment, avec des moyens dérisoires, fonctionne la petite République libre d'Angola.

Une heure de piste, pour aller jusqu'à Jamba, coupée de flaques d'eau, de nids-de-poules, d'arbres abattus par les éléphants. La piste s'élargit. A un carrefour, un policier sur une petite estrade règle une circulation extrêmement fluide avec un feu éternellement au rouge car, depuis longtemps, il a cessé de fonctionner. C'est Jamba. Toujours la fiction, mais une fiction que Jonas Savimbi, vieux vétéran des guerres révolutionnaires, entretient avec le plus grand soin.

Les camions russes récupérés sur l'ennemi

Jamba n'est qu'une série de paillotes, dissimulées sous les frondaisons des arbres, une base logistique créée pour la guerre où règnent un ordre, une propreté étonnantes pour qui connaît l'Afrique, ses désordres et son laisser-aller.

Au cours de mon séjour d'une semaine, j'aurais droit à un certain nombre de briefings sous paillote. Me frapperont leur qualité, la précision des chiffres, la clarté des tableaux projetés sur un écran, et aussi l'imprécision dans laquelle tout se noie lorsque je demande quel fut exactement le rôle de l'armée sud-africaine dans les combats récents.

Sur un vaste terrain que l'on m'avait débroussaillé pour l'occasion, a été rassemblé le matériel récupéré sur les soldats de Luanda au cours de la récente bataille sur la rivière Lumba. Une centaine de camions, des transports de troupes brésiliens, flambant neufs, une huitaine de chars lourds T 54, T 55 avec leurs larges chenilles et leurs interminables canons à frein de bouche, des tanks amphibiés équipés de missiles, des transports de troupes blindés, des automitrailleuses, des orgues de Staline, de fusées S.a.m. de tout type portées à dos d'homme ou couplées à des radars de contrôle, des carcasses d'hélicoptères et de Mig abattus, des centaines de mitrailleuses, de mortiers de 120 mm, des montagnes de Kalachnikov, des tonnes de munitions.

Je demande à mon guide ce que viennent faire ici ces camions brésiliens alors que les Soviétiques inondent le pays de leur matériel.

— Contrairement à nous, le M.p.l.a. est très riche, dit-il, grâce aux revenus du pétrole et peut se permettre d'acheter des armes n'importe où avec ses dollars. Dans le cas du Brésil, je suppose que ça permet de toucher des commissions. A moins que ce ne soient (suite page 33)

JONAS SAVIMBI "COMME J'AI VAINCU LES RUSSES D'ANGOLA"

"Sans les Russes et les Cubains, il y a longtemps que les Angolais se seraient entendus entre eux" dit-on à Jamba

Savimbi explique la bataille à Jean Lartéguy.
(suite de la page 26) les Russes qui les empochent. Il se gratte la tête.

— Seulement, ces camions fonctionnent à l'essence et nous en manquons. Nous devrons les doter de moteurs Diesel. Il nous faudra trouver des techniciens. Nous sommes une armée de guérilleros et nous en manquons.

Où trouver ces techniciens ? Qui apprendra aux guérilleros de Savimbi à utiliser tout ce matériel récupéré sinon les Sud-Africains ?

Pourtant, l'Unita fait l'impossible afin de se suffire à elle-même. Cela ne posait pas trop de problèmes tant qu'elle menait un combat de guérilla mais la voici confrontée aujourd'hui à une guerre conventionnelle.

J'ai visité des ateliers où l'on répare les armes, où l'on refaisait les crosses des Kalachnikov, d'autres où des femmes cousaient, des hommes taillaient les uniformes dans un grand ronronnement de machines à coudre. Je tâte le tissu ; il est d'excellente qualité et je demande d'où il vient. On me répond :

— D'un pays d'ailleurs, où nous l'achetons.

Le "pays d'ailleurs" est un terme souvent employé pour désigner l'Afrique du Sud, cet allié obligé et gênant, embarqué sur la même galère que l'Unita et sur le compte duquel elle aimeraît se taire.

En pleine brousse, je devais découvrir deux jeunes Françaises, Geneviève Rouchy et Chantal Cluset, deux kinésithérapeutes de O.h.s. (Opération Handicap International) venues apprendre bénévolement aux mutilés à se servir le mieux possible de leurs prothèses abriquées sur place.

Existe, dans tout l'Angola, de véritable villes de mutilés : soldats blessés, amputés, civils, femmes et enfants qui ont sauté sur les mines dont le pays est truffé. Pendant six mois, ces deux Françaises mèneront une vie des plus

sommaries, coupées du monde, soutenues par l'infinie gentillesse du peuple angolais. Mais quelle équipée pour venir jusque-là ! Elles sont passées par le Zaïre pour que leur organisation, comme l'équipe de Médecins sans Frontières qui opère plus au nord, ne soit pas compromise avec le mouton noir sud-africain, ce qui leur interdirait d'autres pays... qui, eux, entretiennent de fructueuses relations avec le diable. Des difficultés innombrables, des journées de piste, les bagages qui s'égarent... Alors que j'ai mis moins de quatre heures pour venir de Johannesburg.

Un pilote angolais, le lieutenant Manuel Ula Sébastien, formé en Russie, ayant suivi trois ans les

cours de l'académie militaire Frounze, à Moscou, pilotait l'un des derniers modèles d'hélicoptères d'assaut soviétiques, un HI35, quand il fut abattu au-dessus de la rivière Lumba avec deux autres appareils.

J'ai pu m'entretenir avec lui. « Cette offensive, me dit-il, avait été mal préparée, avec trop de précipitation. Nous n'avions pas eu le temps de nous familiariser avec le matériel ultra-moderne dont nous venions d'être dotés. Les troupes dont le moral n'était déjà pas très bon n'avaient eu droit qu'à deux ou trois mois d'entraînement. Il en aurait fallu six. Et quelles troupes ? Des gosses ramassés à la sortie des écoles.

Le gouvernement de Luanda était opposé à cette offensive, préférant s'en prendre aux guérillas qui harcelaient la capitale. Les Cubains n'étaient pas chauds non plus. Mais l'ordre impératif était venu de Moscou : en finir à tout prix avec Savimbi, prendre sa capitale avant que ne commence la saison des pluies.

On nous donna pour raison que le président Dos Santos, au cours de son voyage en Europe, pourrait ainsi se prévaloir d'un succès militaire. Dos Santos ne valait pas de tels sacrifices. C'était un apar-

chik sans prestige. Alors pourquoi ? »

Domingo Augusto, 19 ans, a été capturé le 4 octobre 1987. Il appartenait à la brigade 47 qui s'est évanouie dans la nature. Il était garde du corps du commandant soviétique de la brigade, le colonel Vangi, assisté de cinq adjoints. Domingo n'est pas une lumière. On l'a raflé dans la rue pour faire un soldat. Il ne se plaint pas des mauvais traitements des Soviétiques.

« Ils agissaient à notre égard, dit-il comme s'ils ne nous voyaient pas. Ils vivaient entre eux, mangeaient entre eux et se nourrissaient bien tandis que nous montions la garde pour qu'on ne les approche pas. Mais nous autres nous avions le ventre creux. »

Je verrai d'autres prisonniers, de enfants de 14-15 ans tous rafflés : la sortie des écoles, même plus des collèges ou des lycées. Ils ne comprennent rien à ce qui leur est arrivé, mais tous me disent leur lassitude de cette guerre qui devient un règlement de compte entre puissances étrangères. « Sans les Russes et les Cubains, il y a longtemps, affirment-ils, que les Angolais se seraient entendus entre eux. »

J'ai visité des villages comme Biongue, à quelques heures de piste de Jamba où la moitié des habitants étaient des mutilés. Danses, discours, tam-tam, lectures de poèmes, acclamations où le nom de Savimbi était sans cesse répété. Une population tenue en main, bien nourrie, convenablement habillée et dont l'enthousiasme était savamment entretenu par les cadres du Parti.

Jonas Savimbi, s'il est devenu démocrate, n'a rien oublié des leçons qui lui furent prodiguées, selon Mao et Sun Tzu, en Chine populaire, quand on lui apprenait l'art de la guerre, mais aussi l'encadrement des foules. J'ai rencontré le commandant Amilcar Eduardo alors qu'il arrivait (suite page 36)



Savimbi explique la bataille à Jean Lartéguy.
(suite de la page 26) les Russes qui les empochent. Il se gratte la tête.

— Seulement, ces camions fonctionnent à l'essence et nous en manquons. Nous devrons les doter de moteurs Diesel. Il nous faudra trouver des techniciens. Nous sommes une armée de guérilleros et nous en manquons.

Où trouver ces techniciens ? Qui apprendra aux guérilleros de Savimbi à utiliser tout ce matériel récupéré sinon les Sud-Africains ?

Pourtant, l'Unita fait l'impossible afin de se suffire à elle-même. Cela ne posait pas trop de problèmes tant qu'elle menait un combat de guérilla mais la voici confrontée aujourd'hui à une guerre conventionnelle.

J'ai visité des ateliers où l'on répare les armes, où l'on refaisait les crosses des Kalachnikov, d'autres où des femmes cousaient, des hommes taillaient les uniformes dans un grand ronronnement de machines à coudre. Je tâte le tissu ; il est d'excellente qualité et je demande d'où il vient. On me répond :

— D'un pays d'ailleurs, où nous l'achetons.

Le "pays d'ailleurs" est un terme souvent employé pour désigner l'Afrique du Sud, cet allié obligé et gênant, embarqué sur la même galère que l'Unita et sur le compte duquel elle aimeraît se taire.

En pleine brousse, je devais découvrir deux jeunes Françaises, Geneviève Rouchy et Chantal Cluset, deux kinésithérapeutes de O.h.s. (Opération Handicap International) venues apprendre bénévolement aux mutilés à se servir le mieux possible de leurs prothèses abriquées sur place.

Existe, dans tout l'Angola, de véritable villes de mutilés : soldats blessés, amputés, civils, femmes et enfants qui ont sauté sur les mines dont le pays est truffé. Pendant six mois, ces deux Françaises mèneront une vie des plus



Un des nombreux mortiers récupérés.
(suite de la p. 33) du nord de l'Angola. Il m'affirma s'être promené en uniforme dans tout le pays jusqu'aux abords des bidonvilles de Luanda où il retrouvait les responsables des réseaux opérant dans la capitale.

Il avait été à Cabinda et à Soyou où la Gulf Oil et Elf Aquitaine, sous la protection de régiments cubains, exploitaient de riches gisements de pétrole. Le M.p.l.a., me dit-il, est profondément divisé sur la poursuite de la guerre, beaucoup souhaitent la paix et s'entendent avec nous. Mais les Russes et les Cubains veillent. Les communistes angolais du M.p.l.a. ne tiennent plus que les villes et les Cubains refusent d'en sortir sinon en convois blindés, surveillés par des hélicoptères. Et les hélicoptères hésitent à voler car ils se font descendre par nos missiles. Partout la misère, la faim, les queues devant les magasins vides, les enfants rafles à la sortie des écoles, tandis que sur ce pauvre pays continuent à se déverser les armes soviétiques. Cette guerre a trop duré. Le président Savimbi, après notre victoire sur la rivière Lumba a offert la paix au M.p.l.a., mais le M.p.l.a. n'est plus rien. Ne décide plus de rien. Et ni les Russes, ni les Cubains n'en veulent.

Le camp, jusqu'alors endormi, se réveilla soudain de sa torpeur. La clique, en grand uniforme, défile devant nos paillettes. Elle joue avec conviction, mais horriblement faux.

Le président Jonas Savimbi venait d'arriver. Je le connaissais depuis 1980 où je l'avais interviewé au Maroc, au temps où on ne lui prédisait guère d'avenir. Il m'avait séduit par son charisme, sa franchise, son rire puissant. J'allais le retrouver presque chef d'Etat.

Jean Lartéguy. Nous nous sommes rencontrés, il y a sept ans, au Maroc. Aujourd'hui, je vous retrouve installé dans votre pays en Angola. Depuis ce temps

qu'est-ce qui a changé ?

Jonas Savimbi. En 1980, l'Unita se cherchait. Nous n'avions pas d'armée bien organisée, des alliances bien assises. Nous manquions d'expérience. Aujourd'hui, nous avons libéré un tiers du pays que nous gouvernons. Nous avons l'administration, la Justice, la Santé, l'enseignement, la police. Nous avons tout...

J.L. Sauf une monnaie.

J.S. Pour la simple raison que nous ne pouvons être liés ni au rand sud-africain, ni au kwanga de Luanda et que la monnaie ne pourrait circuler. Chez nous, les gens n'ont pas besoin de salaires. Ils fournissent leur contribution à la lutte et le Mouvement leur accorde en échange la nourriture, l'éducation de leurs enfants, la santé, l'habillement, la sécurité. Une économie de troc si vous préférez.

Nous devons d'abord gagner la guerre ; la monnaie viendra plus tard.

J.L. A ce propos, parlez-moi de la récente offensive communiste que vous avez brisée. Avait-elle réellement pour but de détruire l'Unita, de prendre Jamba où nous sommes ?

J.S. Absolument. Les Russes, les Cubains, les gens du M.p.l.a. avaient mis deux ans à la préparer, avec des moyens extraordinaires. Dans la seule zone de Guito-Canavale et sur la rivière Lumba, ils avaient déployé 154 chars T55 et 18 000 hommes, y compris des unités entièrement soviétiques.

Auparavant, les Russes n'avaient que sept conseillers par brigade. Cette fois, des compagnies entières dans chaque brigade du M.p.l.a. qui comptaient de 120 à 130 hommes. Ce sont eux qui servaient les S.a.m.8 et les S.a.m.13 et dans ce cas, les compagnies comptaient jusqu'à 150 Soviétiques.

J.L. Qu'aviez-vous pour vous battre contre eux ?

J.S. En 1985, nous ignorions quels étaient les objectifs du M.p.l.a..

JONAS SAVIMBI "COMMENT J'AI VAINCU LES RUSSES D'ANGOLA"

Nous avions l'habitude qu'à chaque saison sèche, ils lancent une offensive. Au début de l'année, 1987, nous avons eu des informations, ce n'est pas un secret, par les Américains, et leurs satellites, qui nous ont signalé la rotation des avions géants Antonov, à l'aéroport de Luanda, 124 rotations en un mois, douze en une seule journée. Sur place, nos réseaux nous confirmeront ces informations.

Nous avons compris que la nouvelle offensive serait d'une grande ampleur. But : occuper la frontière entre l'Angola et la Zambie que nous contrôlons entièrement, ce qui permettrait d'aider les Zambiens qui vivaient déjà sous un régime communiste. Mais surtout d'étrangler notre ligne logistique qui passe par le chemin de fer de Benguelo et par Movinga. Si Movinga tombait, dans 24 heures, ils étaient à Jamba.

Ayant compris l'enjeu de la bataille, dès le mois de juin nous avons commencé à attaquer tous les convois qui partaient de Luanda et parcouraient 800 à 1 000 kilomètres jusqu'à Mungo qui se trouve en bordure de notre zone libérée et où, semblait-il, se regroupaient les troupes ennemis.

Nous avions dit à nos alliés, précisément aux Américains : "Contre l'aviation, nous sommes forts grâce à vous (grâce aux Stinger distribués généreusement par les Etats-Unis et dont les conseillers établis au Zaïre avaient appris l'emploi aux soldats de l'Unita). Mais, pour les chars, nous sommes minables." Ils nous ont alors donné ce qui nous manquait.

Le M.p.l.a. disposait de chars et d'avions dont l'action conjuguée était coordonnée par les Soviétiques. Nous avons pu neutraliser les forces aériennes communistes. Grâce aux Stinger, nous leur avons interdit le ciel. Si bien que leurs blindés n'avaient plus de couverture, qu'ils ne disposaient plus d'hélicoptères pour (suite page 38)

"Il y avait, dit Savimbi, des compagnies entières de Russes dans chaque brigade de l'armée de Luanda"

LISTE DES M...

RÉGION PARISIENNE
75010 PARIS. 85, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Tél.: (1) 43.30.00.
77190 DAIRY-MARIE-LES-LYS - Rue de la Garenne. Tél.: (1) 64.38.00.
77410 CLAYE-SOURDY. Rue Verte. Tél.: (1) 38.75.00.
78310 COIGNIERES. RN 10. Le Château. Tél.: (1) 38.75.00.
78630 ORGEVAL. RN 13 - Tél.: (1) 38.75.00.
91141 LES ULIS. Z.I. Orsay-Courances. Tél.: (1) 64.46.59.73.
92180 LIVRY-GARGAN. RN 3. Tél.: (1) 64.46.59.73.

94400 VITRY. 29, bd Stalingrad. Tél.: (1) 38.75.00.
95220 HERBLAY. RN 182, à côté d'Herblay. Tél.: (1) 38.75.00.
95500 BOISSY-Saint-Léger. Z.A.C. de Paris. Tél.: (1) 48.63.26.06.

PROVINCE

01100 BOURG-EN-BRESSE. Route de Lyon. Tél.: 74.45.05.00.
03200 VICHY - BELLERIVE-SUR-ALLIER. Tél.: 70.58.12.31.
11100 MARBONNE. Z.I. Route de Marboz. Tél.: 42.30.00.
12000 RODEZ. Parking Leclerc. Sebouzac Concours - Tél.: 42.30.00.

13170 MARSEILLE - LES PENNE. Campagne. CD 6 - Tél.: 42.30.00.
13400 MARSEILLE - AUBAGNE. Tél.: 42.30.00.

15000 AURILLAC - LA POMETTE. Tél.: 71.63.74.28.
18000 ANGOULEME. 548, route de Paris. Tél.: 45.91.75.50.
18390 BOURGES. RN 151. Saint-Pierre. Tél.: 80.51.45.90.

21800 DIJON - QUETIGNY. Bd de l'Europe. Tél.: 53.03.30.72.

26000 VALENCE. Centre commercial. Tél.: 75.55.10.15.

29285 BREST - L'HERMITAGE. Route de l'Île. Tél.: 66.71.14.62.

31120 TOULOUSE - PORTET-SUR-GARonne. Tél.: 61.72.57.05.

33000 BORDEAUX. Centre commercial. Tél.: 56.50.50.

33503 LIBOURNE. Route de Castelnau. Tél.: 67.72.36.69.

34470 MONTPELLIER - PÉROLÈS. Route de Carnon. B.P. 6 - Tél.: 42.30.00.

34500 BÉZIERS. 20, bd Kennedy. Tél.: 42.30.00.

35000 RENNES - LA CHAPELLE-GRACIA. Route de St-Malo - Tél.: 93.20.00.

35170 TOURS - CHAMBRAY-LES-TROIS-Fontaines. Tél.: 75.55.10.15.

35110 GRENOBLE - SAINT-ÉGRÉVE. Z.I. de St-Egrève - Tél.: 75.55.10.15.

41160 BLOIS - LA CHAUSSÉE-ST-GERMAIN. Tél.: 42.30.00.

44600 ST-NAZAIRE. 150, route de Nantes. Tél.: 40.53.48.72.

44700 NANTES - ORVAULT. 178, route de Nantes. Tél.: 42.30.00.

45160 ORLÉANS - OLIVET. Rue de la République. Tél.: 56.50.50.

46000 CAHORS. Route de Toulouse. Tél.: 56.50.50.

47240 AGEN - BON-EN-CONTRE. Route de Nantes. Tél.: 42.30.00.

49000 ANGERS. Route de Nantes. Tél.: 41.73.06.00.

49300 CHOLET. 130, avenue Maréchal Foch. Tél.: 42.30.00.

51000 CHÂLONS-SUR-MARNE. Route de Reims. Tél.: 56.50.50.

51430 REIMS - TINOUEUX. Rue Jean-Jaurès. Tél.: 26.08.04.04.

54500 NANCY - VANDOEUVRE-LE-GRAND. (à côté de But) - Tél.: 83.50.50.

56000 VANNES. Z.A.C. de Kerian. Tél.: 42.30.00.

56850 LORIENT - CAUDAN. Z.I. La Caudan. Tél.: 42.30.00.

57100 THIONVILLE. Rue des Rommels. Tél.: 82.34.54.75.

57130 METZ - JOUY-AUX-ARCHE. Tél.: 87.80.74.56.

59100 ROUBAIX. 130, Grand-Rue. Tél.: 42.30.00.

59500 DOUAI - LAMBRES-LÈS-DOMMartin. (entre Darty et Ford) - Tél.: 42.30.00.

60000 BEAUVAIS. RN 1. Angle rue de la Gare. Tél.: 42.30.00.

62200 BOULOGNE. Boulevard de la Gare. Tél.: 42.30.00.

62500 ST-OMER. Z.I. St-Martin-en-Campagne. Tél.: 42.30.00.

62800 LENST - LIÉVIN. Rue de la Marne. Tél.: 42.30.00.

63100 CLERMONT-FERRAND. RN 10. Tél.: 73.24.85.48.

64100 BAYONNE - LES PONTOTÉS. Tél.: 59.52.14.88.

64230 PAU - LESCARR. Route nationale 64. Tél.: 59.81.29.44.

66000 PERPIGNAN. RN 9. Route de Perpignan. Tél.: 42.30.00.

66500 PERPIGNAN. 194, route de Perpignan. Tél.: 42.30.00.

67550 STRASBOURG - VENDENHEIM. Tél.: 88.20.57.98.

67640 STRASBOURG - FEGERSHAMM. Tél.: 88.64.34.24.

68270 MULHOUSE - WITTENHEIM. Route de Wittenheim. Tél.: 42.30.00.

69700 LYON - GIVORS. Centre commercial. Tél.: 78.73.82.04.

70800 LYON - SAINT-PRIEST. 53, rue de la République. Tél.: 78.40.16.10.

71110 CHALON-SUR-SAÔNE. Centre commercial. Tél.: 42.30.00.

71570 MÂCON - CHAINTRE. Centre commercial. Tél.: 85.36.54.52.

73000 CHAMBERY. Rue Eugène-Deruelle. Tél.: 79.98.06.

74160 ST-JULIEN-EN-GENEVRE. Tél.: 50.49.23.42.

74330 ANNECY - ÉPAGNY. Z.A.C. de la Gare. Tél.: 50.22.54.29.

76100 ROUEN. 30, avenue de la République. Tél.: 35.82.15.49.

76700 LE HAVRE - GONFREVILLE. Tél.: 35.47.77.78.

81100 CASTRES. 41, route de Toulouse. Tél.: 42.30.00.

81990 ALBI - LE SÉQUESTRÉ. Z.A.C. de la Gare. Tél.: 42.30.00.

82000 MONTAUBAN. 6, route du Puy. Tél.: 42.30.00.

83180 TOULON - LA VALETTE. Avenue de la République. Tél.: 94.75.83.84.

84000 AVIGNON SUD. Centre commercial. Tél.: 42.30.00.

86360 POITIERS - CHASSENEUIL. Route de Poitiers. Tél.: 49.52.76.30.

87100 LIMOGES. 2, rue Frédéric-Joliot-Curie. Tél.: 55.37.79.95.

89000 AUXERRE. Z.I. Plaine des Vosges. Tél.: 42.30.00.

90005 BELFORT. Route de Montbéliard. Tél.: 42.30.00.

JONAS SAVIMBI

"COMMENT J'AI VAINCU LES RUSSES D'ANGOLA"

'Quand les canons sud-africains ont venus à notre aide, en septembre, nous avions déjà stoppé l'offensive du I.p.l.a.'

(suite de la p. 36) évacuer leurs blessés ou amener la logistique là où les convois n'arrivaient pas.

En 1986, nous avions abattu 45 avions, cette année 36. Et les pilotes cubains n'étaient plus chauds pour se battre et se risquaient de moins en moins au-dessus de nos positions.

Donc, l'aviation étant éliminée, ne restaient plus que les chars. Nous avions reçu des missiles antichars très performants. Il suffisait de deux missiles pour détruire un char à 100 %. Nous avons détruit 62 chars russes.

J.L. Les Sud-Africains ont affirmé, dans un communiqué, être venus à votre aide. Directement ou en vous fournissant la logistique ?

J.S. Les Sud-Africains n'ignoraient pas que cette offensive devait avoir lieu et ils étaient aussi intéressés que nous à ce que l'Unita ne soit pas écrasée. Mais, au début, ils n'ont pas bougé. Nous savions que cette offensive se déroulerait en juin, juillet, août. Ils n'ont bougé qu'en septembre, vers le 20 ou le 22.

J.L. Ils seraient alors intervenus avec leur artillerie lourde que l'on dit efficace.

J.S. Je préférerais ne pas entrer dans les détails. Ils ont exagéré en disant que sans eux nous aurions été écrasés. Disons que sans les missiles antichars et antiaériens fournis par les Américains, nous étions perdus. Les communistes tentaient une opération éclair et comptaient, en juillet, avoir pris Jamba. Quand les Sud-Africains sont arrivés au mois de septembre, nous avions déjà stoppé l'offensive. Nous avions disposé des champs de mines devant l'ennemi et abattu tant d'avions, tant d'hélicoptères, que le ciel était à nous.

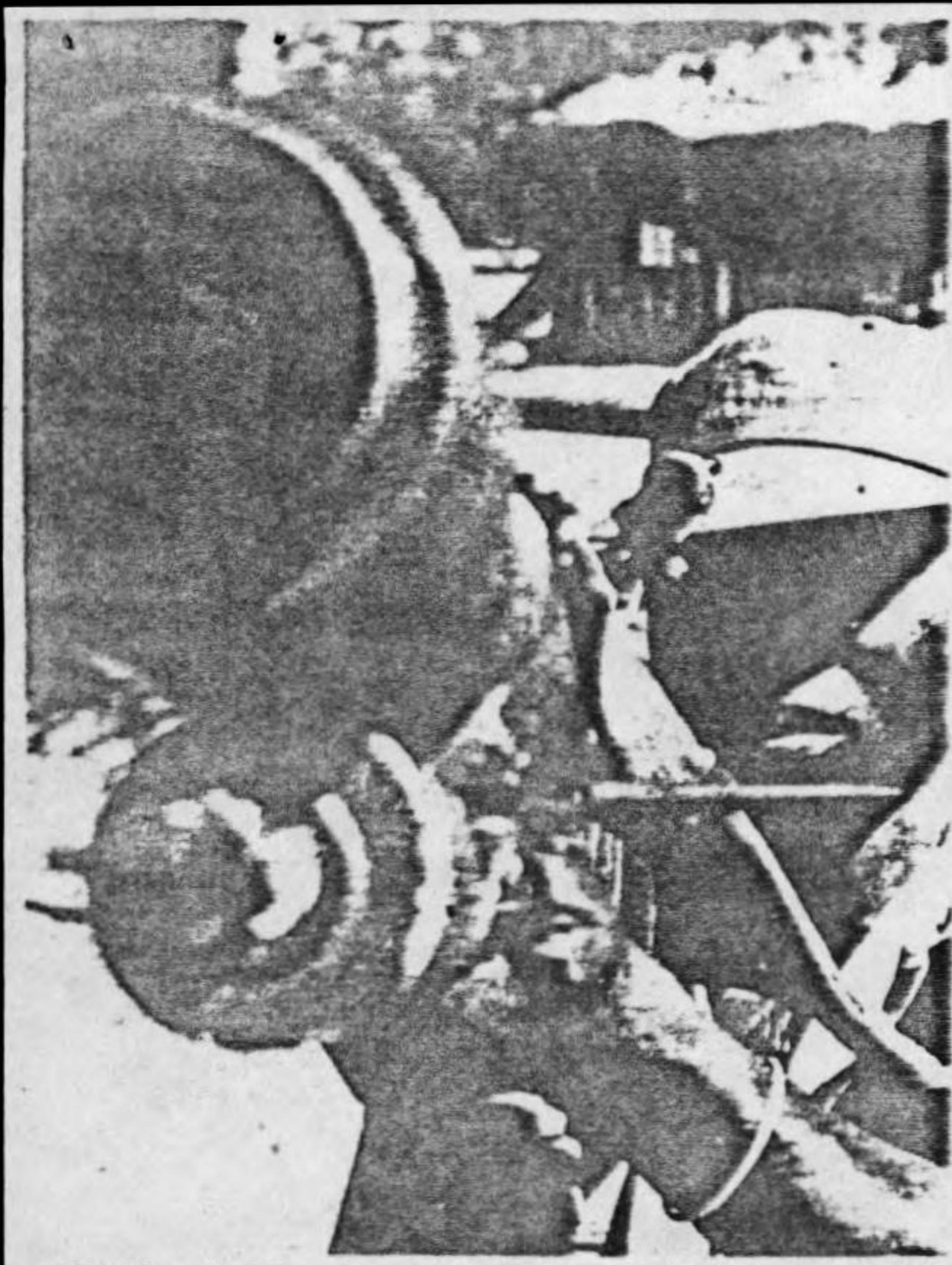
Dans cette guerre conventionnelle que nous n'aimons pas, pour laquelle nous ne sommes pas préparés, la dépense en munitions et en obus pour une seule journée était suffisante pour mener notre guérilla pendant une année. A un mo-

ment donné, nous étions à court d'obus, de mines, de munitions. Nous avions capturé des chars, une trentaine. Il fallait quand même que nous puissions les retourner contre l'ennemi. Nous ne savions pas nous en servir. Alors nous avons demandé aux Sud-Africains : « Venez nous aider. » Ils ont accepté, nous fournissant la logistique, apprenant à nos hommes comment utiliser les chars. Mais seulement quand ils ont vu que nous avions endigué l'offensive ennemie. Ce n'était plus au moment critique.

J.L. La raison qui les a poussés à publier ce communiqué ne tient-elle pas aux pertes qu'ils devaient expliquer à leur opinion publique ?

J.S. Les Sud-Africains ont eu des pertes, surtout à Koumené où ils se battent pour leur compte, mais pas à Hovinga. Ils continuent à en avoir aujourd'hui contre la Swapo (Organisation de libération de la Namibie, basée en Angola) et ça continuera jusqu'au mois d'avril 1988. C'est la saison des pluies et les partisans de la Swapo commencent à descendre des plateaux angolais où ils ont leurs camps pour se diriger vers la Namibie. Avec nous, les Sud-Africains n'ont perdu que neuf hommes, sur les trente-quatre qui ont été tués au cours des bombardements et des contre-bombardements d'artillerie. (Ce qui semble bien confirmer, au moins, que l'artillerie sud-africaine est intervenue aux côtés de l'Unita. Mais il est évident que pour son image de marque, Savimbi eut souhaité qu'à Pretoria l'on se montrât discret. Cette bavure serait le fait des politiciens et non de l'armée sud-africaine qui a le goût et le sens du secret).

J.L. Au cours des entretiens Reagan-Gorbachev, les deux grands n'auraient-ils pas la tentation d'en finir avec le problème de l'Angola à la façon de Salomon. Il existe une République d'Angola avec l'Unita, une Ré- (suite page 142)



Redoutables, les fusées sol-air portatives.

(suite de la p. 38) publique populaire avec le M.p.l.a. Pourquoi ne ferait-on pas la partition du pays, chacun restant sur le territoire contrôlé par ses forces ? On a déjà coupé la Corée en deux, le Viêt-nam en deux... Croyez-vous possible cette solution ?

J.S. Non, non. D'après les renseignements que j'ai reçus de Washington, Reagan et Gorbatchev ont parlé très peu de l'Angola. La discussion a été remise au mois de février. Les Soviétiques semblent cependant mieux disposés qu'à Genève, où ils avaient dit « *niet* » et ne voulaient rien entendre sur ce sujet.

J.L. Est-ce à cause de cette récente défaite ?

J.S. Peut-être. Les Américains les croient mieux disposés. On verra. Ça dépendra aussi de Castro.

J.L. Castro obéira aux Russes...

J.S. Il obéira aux Russes mais il est quand même têtu. Et comme c'est avec le sang de ses soldats que se fait la guerre, il estime avoir son mot à dire. Les Américains ont pourtant ce sentiment qu'il sera possible de parler de l'Angola.

J.L. La première fois où nous étions vus, c'était après la mort de Agostinho Di Neto et vous aviez dit qu'il avait été assassiné par les Soviétiques.

J.S. C'est exact. Pour avoir voulu prendre contact avec moi par l'intermédiaire du président Léopold Sedar Senghor alors au pouvoir au Sénégal. Neto était un homme de grand prestige. Et celui qui l'a remplacé, José Eduardo Dos Santos, n'en a aucun.

J.L. Pensez-vous pouvoir vous entendre avec lui ?

J.S. Neto était un patriote, un combattant qui ne pouvait accepter indéfiniment que son pays soit détruit. C'était plus facile de le convaincre. Aujourd'hui, nous avons en face de nous un inconnu. (Il se penche vers son entourage, le secrétaire général du Parti et ses généraux et les interroge. Aucun

ne le connaît.)

On dit qu'il vivait en Russie, continue Savimbi. Nous avons l'impression qu'il n'a pas le parti en main et le malaise après la défaite s'accentue.

Ils viennent de mettre dehors l'un de leurs ministres d'Etat que l'on disait modéré, et un certain nombre de généraux. Les règlements de comptes se multiplient. Le général soviétique Chaknovitch a été renvoyé chez lui. Ça bouge. Il faut bien trouver un responsable à cette défaite... Déjà personne n'était d'accord sur l'offensive. Pourquoi, disaient les uns, aller se battre au diable, à Curto-Canavale alors que les guérilleros de l'Unita sont à 15 km de Luanda ? Non, ont dit les autres – et c'était la position des Soviétiques –, si vous voulez tuer le serpent, il faut d'abord écraser sa tête. La défaite a renforcé la position de tous ceux qui étaient hostiles à l'offensive. Nous souhaitons maintenant aller dire aux Africains : combien de temps va encore continuer cette guerre ? Cette guerre désole notre pays et elle a des répercussions dans toute l'Afrique. Elle empêche l'indépendance de la Namibie (que malgré un vote de l'Onu, l'Afrique du Sud continue à contrôler prétextant la défense de son territoire) et facilite l'introduction en force des Russes et des Cubains sur notre continent.

J.L. Après cette victoire, quels ont été vos gains ?

J.S. Nous contrôlons aujourd'hui 60 % de la population de l'Angola ; nous sommes au Nord où nous n'étions pas. Deux experts suédois que nous avons capturés à quelques kilomètres au nord de Luanda, ont traversé tout le pays jusqu'ici et ils ont pu témoigner qu'ils étaient bien recus, bien nourris partout et que nous avions le soutien de la population.

J.L. Vos guérilleros encerclent Cabinda, où les Américains de la Gulf Oil exploitent le pétrole, et Soyau, où les Français d'Elf-Aquitaine en

JONAS SAVIMBI "COMMENT J'AI VAINCU LES RUSSES D'ANGOLA"

font autant. Américains et Français fournissent ainsi des dollars aux Cubains et aux Russes pour payer la solde de leurs hommes, au M.p.l.a. pour acheter des armes et vous taper dessus. Les Américains vous fournissent des armes pour détruire avions et chars qui ont été payés de leurs bons dollars. On ne marcherait pas un pas sur la tête ?

J.S. C'est normal. A Cabinda, Gulf Oil a commencé ses opérations de forage en 1957 quand les Portugais contrôlaient encore le pays. Elle a continué jusqu'à l'indépendance. Puis le M.p.l.a. a pris le contrôle de cette zone. Nous sommes venus trouver les Américains pour leur dire : "Vos dollars payés aux communistes servent à nous massacer. Exercez une certaine pression sur la Gulf si nous allons faire sauter ses installations." Puis le président Reagan a convaincu le Congrès de nous aider et alors nous avons décidé de suspendre l'attaque projetée contre Cabinda.

J.L. Les Américains ne vous ont-ils pas aidés afin que vous épargniez Cabinda ?

J.S. Non, c'était dans l'idée de Reagan. Une fois cette aide accordée, nous avons établi des contacts avec la Gulf qui, jusqu'alors, nous traitait de bandits. Depuis que le gouvernement américain nous soutient, ils ont changé d'optique et ont accepté de parler avec nous. Et nous nous sommes compris.

Mais venons-en à Soyau, où sont les Français. Avec eux, c'est plus compliqué. Vous avez, en France, la cohabitation. Le gouvernement actuel serait plutôt qui sont bien disposé à notre égard mais Elf-Aquitaine exerce des pressions sur le gouvernement... Il faut attendre le mois de mai pour que soit éclaircie la situation car nous savons que ceux des Français bien disposés à notre égard ne peuvent nous aider pour l'instant. Si François Mitterrand gagne, (suite page 144)

"Après notre victoire de la rivière Lumba, nous contrôlons aujourd'hui 60 % de la population de l'Angola"

JONAS SAVIMBI

"COMMENT J'AI VAINCU LES RUSSES D'ANGOLA"

(suite de la p. 142) il en va tout autrement. La situation est bloquée. Elf-Aquitaine ne s'en est pas tenue à une simple neutralité. Elle a organisé des voyages de journalistes, la promotion du président Dos Santos en France. Nous étions prêts à faire sauter ses installations. Puis, je me suis dit : on ne soigne pas le mal par le mal. Les Français qui jadis nous ont aidés, sont coincés par la cohabitation. Attendons de voir ce qui se passera demain. Nous avons alors stoppé l'opération qui allait débuter.

J.L. Vous pourriez faire sauter les installations de Soyou ?

J.S. Nos équipes de sabotage, au mois d'octobre, n'étaient plus qu'à quelques kilomètres. Nous avons appris que sur la base vivaient deux cent cinquante Français. Alors, j'ai stoppé l'opération. Au mois de mai, nous aviserons. Si la majorité gagne, nous nous trouvons avec la France dans la même situation qu'avec l'Amérique. Les Français continueront à exploiter leur pétrole, mais nous aurons avec eux un autre type de relations. Elf-Aquitaine sera tenue de respecter une stricte neutralité. Nous savons que des ministres français étaient contre le voyage de Dos Santos en France et déploraient l'attitude d'Elf-Aquitaine. Ils nous ont envoyé ici, à Jamba, des émissaires pour nous l'expliquer. C'était l'affaire de l'Elysée. Tenez, comme l'histoire d'Albertini : c'est nous qui avons payé le prix de sa libération : 130 prisonniers rendus au M.p.l.a.. Ce qui a permis à Dos Santos de ne plus arriver à Paris les mains vides. Quelle reconnaissance m'en a-t-on manifestée ? Aucune.

J.L. L'opinion française est hostile à l'Afrique du Sud. Dans l'esprit des gens, vous êtes lié à elle. Ignorant qu'il y a quand même 35 000 Cubains en Angola et peu de Sud-Africains.

J.S. 45 000 Cubains.

J.L. Mais si neuf Sud-Africains

"Les Sud-Africains nous ont présenté la note de tous les obus qu'ils ont tirés pour nous aider. C'était cher !"

sont tués en se battant de votre côté, cela devient un véritable scandale. Quelles sont exactement vos relations avec l'Afrique du Sud ?

J.S. L'Unita a été créée pour libérer notre pays du colonialisme portugais. Le haut-commissaire portugais, l'amiral Rosa Cutino, a fait venir les Cubains, avec l'accord du P.c. portugais dont-il était secrètement membre. Nous ne pouvions abandonner la lutte comme l'a fait Roberto Holden, qui vit maintenant très confortablement en France. Nous voulions nous battre. Le M.p.l.a. et les Cubains, en utilisant les gendarmes katangais de Tshombe, ont attaqué Shaba (Kolwesi) en 1977 et c'est alors que le monde libre s'est rebellé et que Giscard nous a donné des armes. Puis le Maroc et l'Arabie Saoudite. Mais nous n'avions pas à l'époque de territoire occupé. Par où faire transiter cette aide ?

J.L. Le Zaïre.

J.S. Ce n'était pas possible. Seule convenait l'Afrique du Sud. Mais ni la France ni les autres pays ne voulaient traiter avec elle. Alors j'ai dit : je vais parler aux Sud-Africains. Ils étaient très réticents et reprochaient à Kissinger de les avoir poussés à entrer en Angola puis de les avoir laissé tomber. Le seul rôle qu'a joué l'Afrique du Sud, depuis novembre 1977 jusqu'à 1981-1982, fut de laisser passer par son territoire la logistique qui nous était destinée. Nous avons même dû leur acheter les camions pour transporter cette logistique. Enfin, des gens se sont réveillés en Afrique du Sud et se sont tenu compte de la valeur stratégique de la guérilla de l'Unita et que les Cubains et les Russes étaient aussi leurs ennemis puisqu'ils soutenaient la Swapo et l'A.n.c. sud-africaine. Ils se sont décidés à nous aider. Mais pas à n'importe quel prix. Nous avons des diamants ; nous contrôlons 70 % de la production diamantière de la région de Cafuneo dans

Réparation des armes prises à l'ennemi. le nord-ouest du pays. Nous avons du bois, de l'ivoire, que nous pouvons leur vendre. Ce n'est pas suffisant pour couvrir nos besoins. Mais les Sud-Africains ont accepté de nous faire crédit. N'ont-ils pas intérêt à ce que l'Unita puisse se maintenir ?

Au cours de l'offensive et des combats de Lumba, quand ils déversèrent bombes et obus sur l'ennemi – 2 000 à 3 000 obus pendant la nuit – ils ont dressé la note de ce que nous leur devions. Et à la fin de l'offensive, ils nous l'ont présentée. C'était cher. Nous avions besoin que nos amis nous aident à la régler. Ça ne veut pas dire qu'ils ne fournissaient pas certaines aides gratuitement. Ce sont eux qui opéraient nos hommes blessés sur le front, qui alimentaient nos hôpitaux en médicaments.

J.L. Si je comprends bien, les Sud-Africains ne sont pas vos alliés : ils sont en affaires avec vous ?

J.S. Nous saurons bientôt, au cours de l'année 1988, si les Sud-Africains sont intéressés à ce que la guerre en Angola se termine, et dans ce cas nous les considérons comme des alliés, ou s'ils ne cherchent qu'à entretenir la guérilla pour se donner du temps afin de résoudre leurs problèmes en Namibie et chez eux. Dans cette hypothèse, nous devrons en tirer les conclusions qui s'imposent.

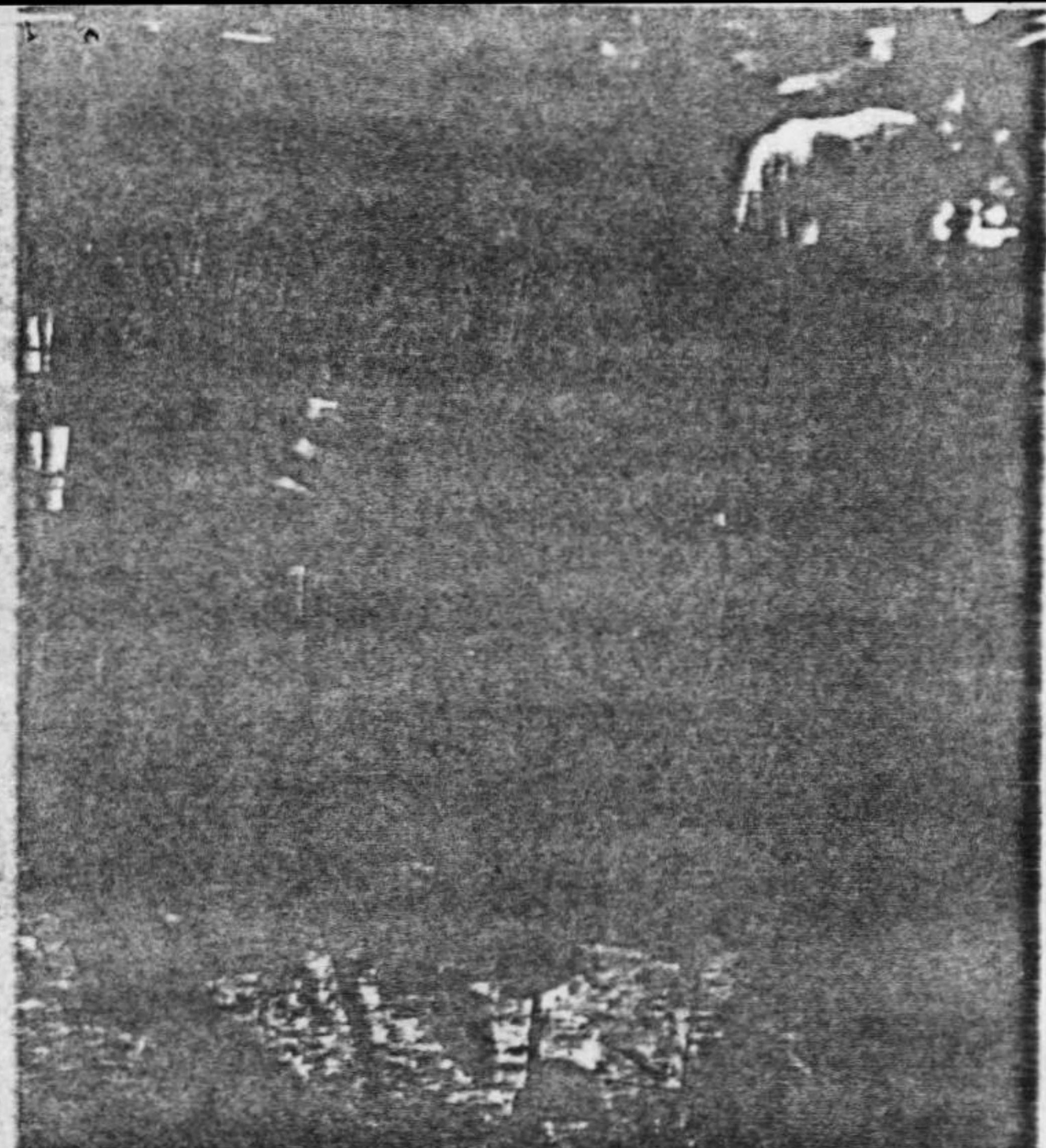
J.L. Vous espérez beaucoup de 1988 ?

J.S. Enormément. En particulier de ce qui sortira des négociations entre Russes et Américains à propos de l'Angola. Tout en profitant de la défaite du M.p.l.a. pour avancer sur le terrain. Nous comptons lancer une grande campagne diplomatique pour convaincre les pays africains de la justesse de notre cause. Et aussi auprès des leaders noirs américains. Un certain nombre d'entre eux sont venus ici et ont été convaincus.

J.L. Mais pas Jackson.

J.S. Pas encore. Il nous faut faire





vite car en décembre 1988, nous n'aurons plus notre ami Reagan à la Maison-Blanche.

J.-L. Avez-vous peur que les Etats-Unis vous lâchent ?

J.S. Sans Reagan, c'est possible. Aussi devons-nous intéresser le plus de candidats possibles à notre cause.

J.L. L'Europe pourrait-elle prendre le relais de l'Amérique ?

J.S. Elle est si hésitante. C'est la France qui devrait prendre les devants. Mais la cohabitation complique le jeu. Et si l'Europe comprend mieux l'Afrique que l'Amérique, elle est tiraillée par trop d'intérêts contradictoires...

J.L. Qu'est-ce que veulent les Soviétiques en Afrique ?

J.S. Dominer le monde en utilisant le tremplin africain. Il ne faut pas croire parce qu'ils ont signé des accords pour détruire les missiles de moyenne portée qu'ils ont renoncé à leurs ambitions. Chacun cherchera son avantage dans ces accords. Les Russes ont besoin de détente pour rétablir leur situation économique, mais cela ne signifie pas qu'ils renoncent à quoi que ce soit. Si Gorbatchev n'était pas un bon communiste, il aurait déjà été vidé. Il fait la politique du Parti, pas une autre. En même temps qu'il parle de détente, il continue à gagner du terrain en Afrique.

J.L. Où veut-il aller ?

J.S. Jusqu'au Cap. Aussi, les Sud-Africains devraient comprendre que notre combat est le leur. Les Russes veulent toute l'Afrique australe, pas seulement l'Angola. L'Angola n'est pour eux que le point de départ d'une conquête plus vaste. Quand ils tiendront le Cap, ils contrôleront l'Atlantique Sud, l'océan Indien et leurs richesses minérales étant complémentaires de celles de l'Afrique du Sud, pas seulement l'or, le diamant, mais le chrome, le platine et toutes sortes de métaux rares sans lesquels les industries de pointe ne peuvent fonctionner. Ils pourront étrangler l'Europe. Ils comptent

“Les Russes ne veulent pas seulement l'Angola, mais toute l'Afrique australe. La France devrait le comprendre”

prendre l'Afrique du Sud sans avoir à risquer de conflit nucléaire. En jouant de tous leurs atouts, dont la lutte contre l'apartheid et les sanctions

J.L. Les Sud-Africains en sont-ils conscients ?

J.S. Je pense. Mais, l'apartheid joue contre eux. Vous, les Français, qui avez vécu en Afrique, comme les Portugais, vous connaissez combien nous autres Noirs sommes sensibles sur ce point. Je constate une certaine évolution dans la mentalité des Sud-Africains. Mais ce n'est pas suffisant. Ils doivent considérer ce problème dans toute son ampleur. Et l'importance géostratégique de l'Angola leur échappe encore.

Angola leur échappe encore. Les Sud-Africains se croient de taille à se défendre seuls contre les Russes. Ils se trompent. Si l'Unita, par malheur, était liquidée, deux mois après la Swapo prendrait la Namibie. Parole d'honneur... ! Je connais bien, la fragilité de la Namibie. La Swapo n'est pas forte sur le plan militaire ; elle l'est même moins qu'avant. Mais elle a pour elle la population. Le gouvernement mis en place par les Sud-Africains, multiracial, intérimaire, ne représente rien car il ne gouverne rien et les Namibiens considèrent ses membres comme des laquais. Les lois sont faites, les décisions sont prises à Pretoria. Que les Sud-Africains se réveillent pour comprendre que la guerre qui se joue ici ne concerne pas seulement les Angolais mais toute l'Afrique australie.

Dans la nuit, Savimbi est reparti au front. Deux jours plus tard, ses troupes prenaient Munhongo, la ville où il était né. Avec ou sans l'aide des Sud-Africains ? Mais il avait posé le problème. L'armée sud-africaine était-elle de taille à affronter en trainant le boulet de l'apartheid, la réprobation du monde entier, les sanctions et l'offensive politique, militaire, terroriste du bloc communiste ? ■

TORONTO SUR AIR CANADA

Ailleurs est un peu une autre dimension et l'idéal est d'arriver à se teindre au plus vite.

Air Canada vous offre l'exclusivité de vivre Paris-Toronto sans avoir à attendre, se fatiguer ou perdre de temps au lieu d'en profiter.

A bord vous appréciez la qualité du service d'Air France.

La qualité c'est d'être gracieusement d'accord avec soi-même, d'aimer la musique, de boire du vin si l'on a soif, de lire en français si l'on veut.

Air Canada c'est
cueil chaleureux, ce
bien-être, cette dime
qui vous accompagne

*Pour obtenir nos brochures
Ambassade du Canada - Division
35, avenue Montaigne, 75008 PARIS
TÉLÉZ OTCAN sur minitel*

Name:

Address:

Canada

Le pays de l'é



INTERVIEW JEAN LARTEGUY